

Tuileries aujourd'hui, l'empereur est pour moi ce qu'il était à vingt ans, nous fumons de même et nous reprenons nos conversations du château d'Arenenberg. Les idées de l'empereur sont exactement les mêmes que celles qu'il avait alors, et il cause avec la même expansion.

Il est arrivé plusieurs fois à M. Guizot d'aller aux Tuileries comme président de l'Académie française à la suite des réceptions des candidats élus. L'empereur, dit M. Guizot, me garde longtemps ; je le trouve d'une extrême pénétration, et très-modéré ; il ajoute un mot qui signifie : trop confiant dans la fortune, la fortune de la France et la sienne peut être : Comme Napoléon Ier, il croit à son étoile.

J'ai été témoin d'un fait qui attira des milliers de regards ; il se passait en plein salon des Tuileries, dans la salle des Maréchaux, un soir de grand bal. L'empereur prit à part l'ambassadeur d'Angleterre, lord Cowley, et lui parla durant trois quarts d'heure. En véritable Anglais, lord Cowley n'ouvrait pas la bouche. Napoléon III ne cessait pas de s'exprimer avec animation, du ton d'un homme qui expose, qui tient à être compris et qui ne veut pas qu'il reste sur sa manière de voir le moindre doute. C'était vers le temps où la guerre du Mexique commença. L'empereur était debout, tout près du fauteuil qu'il occupe auprès de l'impératrice. Il avait commencé entre deux quadrilles ; ni quadrille ni valse ne purent l'arrêter.

J'arrive à une anecdote d'une plus haute importance et qui prouvera que l'empereur n'a pas toujours en lui-même une confiance imperturbable.

Nommé président de la république, il n'a rien de plus pressé que de courir au bois de Boulo-

gne, accompagné de Duclerc, un des ministres des finances de l'ère républicaine de 1848. Il allait trouver M. de Lamartine dans une petite maison où il passait l'été, et comme il était sur le point de se mettre à table, Duclerc lui annonce que le Président voudrait lui parler. Le rendez-vous était dans un lieu retiré du bois. M. de Lamartine monte à cheval ; Duclerc le conduit vers le Président, à cheval lui-même, et les laisse libres. Je viens vous demander, dit le prince, d'être mon premier ministre.—Votre premier ministre, moi, qui ai perdu toute popularité, vous n'y pensez pas !—Je suis inconnu à la France, il y a des préjugés contre moi dans les anciens partis. Qu'un homme tel que vous associe sa gloire à mon nom, la confiance m'entoure et mon gouvernement n'éprouve pas d'obstacles.—Si vous gouverniez mal, on en rejetterait la faute sur vous et s'il se fait quelque chose de bien on me l'attribuera, vous n'avez qu'à perdre dans ce que vous me proposez. Le prince fut pressant jusqu'aux larmes ; il étreignait le poète dans ses bras. La conférence dura très-longtemps.

Essayez d'autres ministres, concluait Lamartine, et il lui nomma ceux sur lesquels il pouvait fixer son choix : Odilon Barrot et Alexis de Tocqueville, par exemple. Essayez-en, disait-il, et si vous vous trouvez un jour à bout d'hommes, ce qui n'arrivera pas, et que sonât pour vous comme pour le pays l'heure du danger, il n'y pas d'heure du jour et de la nuit où vous ne me trouviez prêt à vous suivre.

Il se quittèrent ainsi. M. de Lamartine accepta plusieurs fois à dîner à l'Elysée, et il y eut, des Tuileries à la rue de la Ville-l'Évêque, des échanges de mots obli-